



VERS L'HORIZON
Une nouvelle de M'Isey

UNE NOUVELLE PARUE
DANS LE N°11 DE LA REVUE





N° 11
Juin 2017



23 Nouvelles
Numéro Athématique

Vers l'Horizon



M'Isey

Il avait le regard fixé sur l'horizon ; et ses larmes, muettes, ne tarissaient pas.

C'était l'un de ces animaux étranges, l'une de ces raretés que les hommes aiment disséquer ou domestiquer. Mais l'apprivoisement se révèle souvent difficile. Ce spécimen était vieux, assez laid, simplement trop abîmé, pour séduire un acquéreur privé. Il intéressait si peu que personne, même parmi les scientifiques, ne sut me dire d'où son espèce provenait.

Nous vivions l'âge d'or des explorations néo-spatiales. Les trouvailles se concurrençaient, les découvreurs rivalisaient de vitesse et ne perdaient pas de temps à analyser ou à comprendre. Seule la nouveauté comptait. Les pièces exotiques étaient, bien entendu, les plus recherchées. Ici, sur Terre, les biologistes ne pouvaient étudier que ce qu'on leur ramenait. Hélas pour eux, le tape-à-l'œil est rarement intéressant. Dans quelques mois, quand les mé-

cènes et les foires aux monstres auraient passé de mode, les observations scientifiques pourraient alors vraiment débiter, et se concentrer sur des radiographies spectrales, des analyses du sol, de l'air et des ADN dont les acteurs vedettes seraient de type viral ou monocellulaire.

Cela ne captiverait plus les foules, bien sûr.

Pour l'heure, le public se passionnait pour les grands animaux colorés, les échantillons indéfinissables et les espèces vaguement humanoïdes. C'est dans cette dernière catégorie que se rangeaient le spécimen et la femelle avec qui il partageait sa cellule. Une chaîne trop courte, scellée à leurs bracelets d'argent ciselé, reliait les deux êtres. Ils faisaient peine à voir. Le mâle ne cessait de fixer l'horizon.

À force de l'observer, j'eus l'impression que la terrasse ouverte sans barreau, l'air frais qui s'engouffrait dans leur aire, les nuages épars dans ce ciel terrien, étaient autant d'appels, de rêves inaccessibles, autant de tortures que ce lien de métal précieux, si mince, si frêle, lui infligeait. Ses ailes avaient terni et semblaient malades. Tout portait à croire que l'animal avait besoin d'air libre pour survivre, aussi sûrement que d'eau et de nourriture.

Il se fanait.

La femelle également, bien que son état fût moins inquiétant. Elle restait couchée vers l'intérieur, vers cette baie vitrée à travers laquelle les visiteurs la contemplaient, et s'était grimée à la manière des hommes. Elle demeurait une créature exotique, mais ses grands yeux mis en valeur, sa bouche soulignée de rouge, ses longs doigts préhensiles, plaisaient aux curieux. Maquillée en humaine, elle tenait à la fois de l'ange et de la sirène, et attisait les fantasmes. Elle charmait. Elle m'inspirait cependant de la pitié, autant que son compagnon.

Cela ne faisait aucun doute, l'espèce était intelligente et sensible, consciente de sa captivité et d'être exposée aux regards des curieux. Et cette femelle semblait n'avoir d'autre envie que de plaire à ses geôliers, se mêler à eux peut-être. Elle ressemblait à une prostituée. Nul doute qu'il eut existé un commerce sexuel si leur anatomie s'était trouvée compatible à la nôtre. Mais ses ailes affaissées, si larges, se révélaient trop lourdes pour qu'elle vive un jour en humaine. La cage, étriquée, l'empêchait même de les étendre.

La chaîne remua, bien qu'aucun des deux êtres ne se déplaçât. Le premier scrutait le lointain sans relâche, la seconde paraissait résolue à vivre là, à ne jamais plus voler, asservie par l'attention des spectateurs.

J'étais persuadé que s'ils voulaient s'enfuir, l'étrange lien ne les empêcherait pas d'étendre leurs ailes et de planer jusqu'au-delà de l'horizon. S'ils le décidaient, ensemble, ils sauteraient de la terrasse et quitteraient cette foire zoologique. J'étais tout autant convaincu que, libre, le mâle blessé guérirait. Mais les deux créatures se tournaient le dos, la femelle ne s'intéressait plus au ciel, et son compagnon dépérissait. Était-il mutilé, malade, ou est-ce la captivité elle-même qui le tuait à petit feu ?

Impossible à dire. Le public a des goûts éphémères, les propriétaires du musée vivant ne gaspilleraient pas d'argent à étudier, et encore moins à soigner leurs pensionnaires.

Une chose était certaine : l'animal agonisait.

Je travaillais aux archives. Celles-ci n'avaient aucun lien direct avec le musée exotique, mais ma tâche et un coursier absent me donnèrent une excuse pour rôder de

service en service. Je finis ainsi par apprendre de quel recoin de l'espace venaient ces humanoïdes ailés.

Les régions dans lesquelles elles vivaient étaient maritimes et montagneuses. Lorsque les premiers explorateurs les avaient aperçues, les créatures planaient, solitaires ou en duo, suivant les reliefs et les ascendants. Ils semblaient ne jamais se poser, ni se nourrir, ni même dormir. Impression erronée, bien sûr, toutefois cela confirmait mon hypothèse : l'air libre leur était aussi vital que l'eau.

Je n'en appris pas davantage. Pour quantité d'espèces, de curiosités analogues, les seules questions que l'on se posait se résumaient à : « Combien ça va rapporter ? ».

Lorsque, deux jours plus tard, je repassai devant leur cellule, la situation n'avait pas changé.

Le mâle dépérissait et fixait cet horizon inaccessible ; la femelle, grimée, apprenait des gestes originaux, de nouvelles positions, lesquelles singeaient toujours plus les humains. Une petite foule d'habitues venait l'admirer et, malgré la vitre qui les séparait d'elle, ils lui parlaient et s'essayaient à l'apprivoiser. En supplément du mauvais maquillage, on lui avait offert des coussins, ainsi qu'une couverture dont elle se parait comme d'un vêtement.

Aucun curieux ne paraissait se souvenir de l'existence de l'autre spécimen dans la cellule, lequel ne les voyait pas davantage. Il attendait sa compagne. Il patientait, mais elle ne souhaitait plus voler, juste amuser les humains. Manquait-elle de courage, ou désirait-elle vraiment se couper les ailes ? Je n'aurai jamais la réponse.

Je vis soudain le blessé se redresser. Il essaya de se lever, retomba lourdement, décida de ramper. La femelle se retourna vers lui sans rien exprimer.

Grelottant, épuisé, l'humanoïde saisit son bracelet et, d'un geste sec, rompit la chaînette. Il fut aussitôt pris de nausée et de spasmes violents.

De ces maillons brisés, qui n'avaient d'argent que l'apparence, un liquide noirâtre s'écoula. Du sang. Un fluide sombre et épais, vicié peut-être, un sang commun aux organismes des deux créatures. La femelle sembla souffrir elle aussi, un court instant, mais elle se reprit vite. Ce cordon ombilical n'avait rien de vital, supposai-je, pour des êtres en bonne santé. Le mâle, en revanche, était trop faible pour s'en passer. Il râla, gémit, puis se tut, comme par orgueil. Il tremblait de plus en plus, et le sang poisseux fuyait obstinément de la chaîne sectionnée.

La femelle s'était déjà retournée vers les humains quand son compagnon s'effondra, poussa un long et lent soupir, les yeux à la recherche du firmament. Elle rajusta sa couverture. Elle avait, à l'instar des spectateurs, oublié jusqu'à l'existence du mourant. Jusqu'à l'existence de l'horizon.

Les paupières du mâle se fermèrent et il cessa de trembler, définitivement.

Je restai là, vide et attristé, honteux de n'avoir jamais rien tenté pour lui.



Éditions de l'Imaginaire

Retrouvez-nous sur

<https://editionsnouveaumonde.wordpress.com/>